

LENNY

Je ne suis pas mort.
Ça aurait pu être pire.
C'est ce que pense la majorité des gens, j'en suis certain.
Moi, je sais que c'est faux.
Je sais que quelque chose est véritablement mort à l'intérieur de moi.

Comme je suis mort dedans, sans que personne s'en aperçoive, un jour, j'ai décidé de mourir pour de vrai.

La première fois, j'avais neuf ans.

Ça m'a pris comme ça, sans prévenir. Tout à coup, ça m'a semblé la solution la plus simple.

J'étais devant la départementale qui traverse mon village.

Comme chaque jour, au moment de la sortie de l'école, il y avait un défilé de voitures qui roulaient à vive allure, sans respecter les panneaux de limitation de vitesse.

J'ai fermé les yeux et j'ai avancé.

Je ne sais plus combien de pas j'ai fait avant que les freins de la voiture se mettent à crisser horriblement. Elle s'est arrêtée à quelques centimètres de moi. La conductrice est descendue en hurlant. Elle tremblait de partout. Elle me criait dessus : « Tu es dingue ! Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Tu n'as rien ? Ça va ? Pourquoi t'as fait ça ? Pourquoi t'as pas regardé ? »

Il y a eu un attroupement. Je me souviens qu'une petite fille pleurait. Des tas de gens s'énermaient contre cette route dangereuse qui coupait le village en deux. Et leurs enfants ! Forcément, un jour, ça finirait par être le drame ! Et le maire qui ne faisait rien !

Sandra, ma voisine, m'a ramené chez moi. La conductrice a tenu à nous accompagner. Je l'ai entendue qui glissait à mon père, avant de partir : « Je suis presque sûre qu'il avait les yeux fermés. »

Quand on s'est retrouvés tous les deux, mon père s'est mis à genoux devant moi et il m'a tenu fermement par les bras.

— Lenny, tu veux faire mourir ta mère ?

Évidemment non. C'est moi qui voulais que tout s'arrête. Je ne voulais pas du tout qu'il lui arrive quelque chose à elle.

Puis il a dit :

— Ne refais jamais ça, mon grand. On est très pris avec tes sœurs, on n'a pas beaucoup de temps pour toi, c'est vrai. Mais on t'aime, tu sais.

Il m'a serré contre lui.

— Promets-moi de ne plus jamais faire ça.

J'ai promis.

Ensuite, il m'a lâché, sans m'avoir posé une seule question.

La deuxième fois, j'avais dix ans.

J'avais promis à mon père de ne plus jamais faire ça, alors j'ai tenu parole : j'ai toujours traversé la route de notre village en faisant très attention.

La deuxième fois, j'ai sauté du bateau. Je me suis laissé couler. La nuit était noire. La mer aussi et je n'ai presque pas fait de bruit en tombant dans l'eau.

Mon corps est d'abord descendu tout droit et puis, très vite, il est remonté vers la surface. J'avais beau tout faire pour rester sous l'eau, bientôt ma tête s'est retrouvée à l'air libre. J'étais trop léger, ça n'avait pas marché.

Je suis remonté sur le pont à l'aide de l'échelle fixée à la coque et j'ai pleuré en regardant les étoiles et en grelottant. Je n'avais pas froid, la nuit était douce. C'est le désespoir d'avoir raté qui me faisait claquer des dents.

À partir de la noyade manquée, c'est comme si je m'étais résigné.

C'est seulement quand j'ai eu quatorze ans qu'a eu lieu la troisième fois. Ça tournait en boucle dans ma tête pendant que la voiture roulait en direction de la mer. Je ne voulais pas être là. Je ne voulais plus que ça arrive. Alors, j'ai ouvert la portière et je me suis laissé tomber.

Je me suis retrouvé à l'hôpital. Encore une fois, j'avais tout raté. Allongé sur un brancard, dans un box du service des urgences avec ma peau en lambeaux et mon fémur pété, j'ai

décidé de ne plus ouvrir les yeux, de ne plus parler. Comme si j'étais vraiment absent.

Les médecins ne comprenaient pas ce qui m'arrivait. Ils s'étaient occupés de la fracture, avaient fait tout ce qu'il fallait, mais je restais désespérément muet. Ils ont décidé de me garder deux jours de plus, le temps que je voie une psychologue. À elle non plus, je n'ai rien dit. Les deux jours sont devenus six. Mon père et ma mère se relayaient à mon chevet. J'étais bien. Je me sentais enfin en sécurité dans cet endroit hors de mon monde, qui sentait le médicament et l'eau de Javel.

Mes brûlures cicatrisaient correctement. Je n'aurais pas besoin de greffe de peau. Mon os était solidement maintenu dans un plâtre, il faudrait environ six semaines pour qu'il se consolide. Tout était sur la bonne voie, selon les médecins et les infirmières. Il n'y avait que mon mutisme et mes yeux qui refusaient de s'ouvrir qui restaient un mystère pour eux.

Ma mère me tenait longuement la main, à chaque fois qu'elle venait. Elle me parlait tout doucement. Presque un chuchotement, qui glissait jusqu'à moi comme une douce caresse. Elle me racontait la vie dehors, le cerisier gorgé de fruits, les filles qui ne voulaient plus aller se coucher à 8 heures et demi « parce qu'il faisait trop chaud et que c'était même pas la nuit ! », Bidule, notre chat, qui me cherchait partout et dormait toute la journée sur mon lit, comme s'il m'attendait.

Le plus difficile, c'était de n'avoir aucune réaction quand elle se confiait à moi. Avec les autres, je réussissais assez bien. Il suffisait que je m'évade dans ma tête. Que je me retranche dans un endroit de mon cerveau qui n'appartenait qu'à moi, et qui m'avait si souvent servi de refuge. Quand je faisais ça,

tout disparaissait autour de moi. Les gens, les conversations, les bruits et même les odeurs. J'étais comme déconnecté de ce qui m'entourait.

Avec la main fraîche de maman dans la mienne, avec sa voix qui ne s'adressait qu'à moi, avec la façon dont elle ponctuait ses phrases de « Mon Lenny », c'était plus dur. J'avais du mal à décrocher de ce qu'elle me disait. Il y avait si longtemps que je pensais l'avoir perdue. C'était comme un cadeau que la vie m'offrait.

Elle a pris quelques jours pour rester avec moi, pendant que mon père s'occupait seul de mes petites sœurs. J'aurais voulu que ça dure toujours. Et puis, un matin, en revenant de la cafétéria de l'hôpital où elle était allée prendre un café et un croissant, elle a pressé ma main et elle m'a expliqué :

— Mon Lenny chéri, tu vas sortir demain. Les docteurs pensent que tu vas bien maintenant. Il faudra juste te reposer encore un peu à la maison. Par contre, je n'ai pas le choix, je vais devoir retourner au travail.

Ses doigts ont serré un peu plus fort les miens.

— Mais ne t'inquiète pas, tout va bien se passer. Gilbert s'est proposé pour venir te garder quelques jours, le temps que tu te remettes complètement.

J'ai ouvert les yeux instantanément.

Ma mère a plaqué une main sur sa bouche.

— Oh, mon Lenny ! elle a soufflé, les yeux brillants d'émotion.

Elle s'est jetée dans mes bras.

— Mon chéri, mon chéri. Ça y est, tu entends à nouveau !

J'ai ouvert la bouche et j'ai dit avec une drôle de voix éraillée de canard, que je ne me connaissais pas :

— Je vais bien. Je veux retourner au collège.

SAPHIR

Saphir est au bord du bassin. Au-dessus de l'eau turquoise qui scintille dans le soleil. C'est la meilleure heure de la journée. La ville a toujours l'air de dormir, la chaleur n'est pas encore écrasante. Les bruits du dehors sont presque inexistantes, une ou deux voitures de temps en temps qui longent la piscine et c'est tout. Excepté les cigales bien sûr qui, elles, ont déjà repris leurs stridulations lancinantes.

Le jeune garçon aime ces moments volés au temps. Il a quitté l'appartement sur la pointe des pieds, son sac de sport sur l'épaule. Quand il rentrera tout à l'heure, il trouvera sa mère dans son grand tee-shirt mauve délavé qui fait office de pyjama, la trace d'un pli d'oreiller marqué sur une de ses joues et les yeux pleins de sommeil. Il sait déjà ce qui va se passer.

Elle glissera ses doigts dans ses cheveux encore un peu humides, elle fera ce sourire qu'elle ne réserve qu'à lui, « son soleil dans la vie, son précieux, son Saphir », et elle lui dira, comme si elle ne connaissait pas la réponse : « Tu es allé nager ? »

Ensuite, ils s'installeront sur leur minuscule balcon pour prendre le petit déjeuner, à l'ombre du bâtiment, face à face autour de la petite table en fer bleu lavande. Encore une fois, ils ne parleront pas, occupés seulement à boire leur café brûlant. Saphir sait que les mots qui n'arrivent pas à sortir vont cogner contre sa poitrine à lui faire mal. Mais il n'y a rien à faire, il ne peut pas.

Il a jeté son short et son tee-shirt par terre, à côté du bassin. À cette heure-ci, pas besoin de respecter les règles. Il est seul et il n'y a pas âme qui vive pour lui faire remarquer qu'il faut se changer dans les vestiaires.

Un dernier regard à l'eau calme qu'il s'apprête à fendre, les bras levés au-dessus de sa tête, une poussée dans les jambes et tout son corps se tend. Son plongeon est parfait. Pas une goutte n'a éclaboussé la surface, quand il est entré en contact avec elle. Saphir sent l'eau qui l'enveloppe tout entier, son corps qui glisse dans l'onde fraîche et c'est comme si, enfin, tous ses muscles se détendaient.

Tout est plus léger dans l'eau. Quand il nage, Saphir se réconcilie avec son corps. Il apprécie la belle mécanique en mouvement. Il oublie presque qu'il ne se supporte pas, au point qu'il évite consciencieusement les miroirs. Il se méfie même des vitrines des magasins, qui vous surprennent au détour d'une rue et vous balancent votre image en pleine face, alors que vous n'y étiez pas préparé.

Il allonge les bras et les jambes en des mouvements efficaces. Il est déjà arrivé au bout du bassin, virage, il entame sa deuxième longueur. Pendant une heure, il va nager. Pendant une heure, il sera uniquement concentré sur les mouvements de son corps, sur la régularité de sa nage et c'est exactement ce qu'il lui faut. Occuper son cerveau pour oublier les pensées noires qui y tournent et retournent sans relâche.

Nager pour se vider la tête. Nager pour faire comme si, l'espace d'une heure, rien n'était jamais arrivé. Nager pour imaginer qu'il a toujours treize ans.

Nager pour croire que tout est encore comme avant.